

# Baptiste Morizot : « On peut participer localement à l'autoguérison du monde »

Dans « Rendre l'eau à la terre », le philosophe explique comment s'inspirer du castor pour restaurer nos rivières qui souffrent de la sécheresse. Il appelle de ses vœux une « alliance interspèces » capable d'aider à la régénération des milieux face au chaos climatique.

[Mathieu Dejean](#) et [Lucie Delaporte](#)

17 octobre 2024 à 17h09

Qui nous aidera à soigner nos terres assoiffées par l'agriculture intensive et la culture du drainage ? Quels types d'alliances nouer face au chaos climatique ? Dans [Rendre l'eau à la terre](#) (Actes Sud), le philosophe Baptiste Morizot et l'artiste Suzanne Husky nous invitent à relire la dégradation de nos écosystèmes à la lumière de l'histoire méconnue d'un puissant agent géomorphique : le castor. Un animal qui pendant près de huit millions d'années a contribué à former nos milieux d'Europe et d'Amérique du Nord, avant d'être quasiment exterminé.

Artiste plasticienne franco-américaine, Suzanne Husky s'est formée à l'hydrologie en Californie, se penchant particulièrement ces dernières années sur le rôle du castor dans le maintien en bonne santé de nos rivières et de nos zones humides. Philosophe du vivant, penseur des alliances diplomatiques avec le monde animal, Baptiste Morizot a été percuté par son travail au point de la suivre pendant des mois pour apprendre lui aussi des techniques restauratrices des rivières inspirées des castors.

Livre conversation entre la pensée inspirée de Baptiste Morizot et les magnifiques aquarelles de Suzanne Husky, *Rendre l'eau à la terre* interroge les modernes que nous sommes sur notre « *amnésie environnementale* ». Celle qui nous laisse croire que nous sommes seuls face au dérèglement climatique et à l'effondrement de la biodiversité. Leur livre ouvre la voie à des alliances réparatrices avec le vivant, à condition d'apprendre à partager le droit d'aménager la terre. Entretien.



Baptiste

Morizot à Paris le 15 octobre 2024. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

**Mediapart : Pourquoi vous êtes-vous intéressé au castor, dont vous montrez que pendant huit millions d'années il a été une « puissance géomorphique » avant d'être quasiment exterminé ?**

**Baptiste Morizot :** Ce qui m'a sensibilisé à ce sujet, c'est d'abord ma rencontre avec Suzanne Husky, une artiste qui a senti dans son contexte californien ce qui se jouait d'important dans l'émergence de nouvelles sciences et pratiques de l'hydrologie inspirées du castor. J'aurais aimé que Suzanne soit là avec nous pour parler de tout ça, car le livre est un projet commun, où elle pense en aquarelles et je pense en concepts.

La Californie est en avance sur nous sur les questions d'adaptation au changement climatique, en particulier les sécheresses et [les mégafeux](#), et c'est là que des scientifiques ont mis au point les techniques de régénération *low-tech* des rivières, que nous défendons beaucoup dans le livre. J'ai été percuté par les potentialités philosophiques et politiques du sujet.

On a là un cas explicite d'animal dont l'activité spontanée revient à régénérer les milieux de vie.

*Rendre l'eau à la terre* est un livre sur les rivières et sur l'eau, beaucoup plus que sur le castor, qui est un ambassadeur de ces questions. Dans sa dimension philosophique, ce projet m'a permis d'articuler une pensée du vivant aux enjeux du changement climatique, qui était un peu le parent pauvre de mon travail. Le castor est un animal qui, en régénérant les milieux de rivières continentaux, manifeste des alliances spontanées aussi bien avec la vie non humaine qu'avec les sociétés humaines. Il est l'incarnation forte de ce que j'essaie de théoriser depuis des années en termes d'alliances interspèces.

L'idée d'alliance avec des non-humains, spontanée chez plusieurs peuples autochtones, est considérée comme une fable pour nous, parce qu'on ne peut pas imaginer, dans la modernité, s'allier avec des puissances pensées comme « inférieures ».

Or, on a là un cas explicite d'animal dont l'activité spontanée revient à régénérer les milieux de vie, de manière insubstituable, et en particulier à atténuer les crises qui vont nous frapper avec le changement climatique. Nous sommes dans une vulnérabilité partagée, et nous avons besoin, comme lui, de cette alliance. L'enjeu était d'aller jusqu'au bout de cette idée en articulant une philosophie du vivant, une politique de l'eau, mais aussi une pratique de régénération.

### **Comment les castors atténuent-ils les crises, et comment des scientifiques américains armés de tous les outils de la modernité ont-ils fini par reconnaître l'expertise de cet animal au point de l'imiter ?**

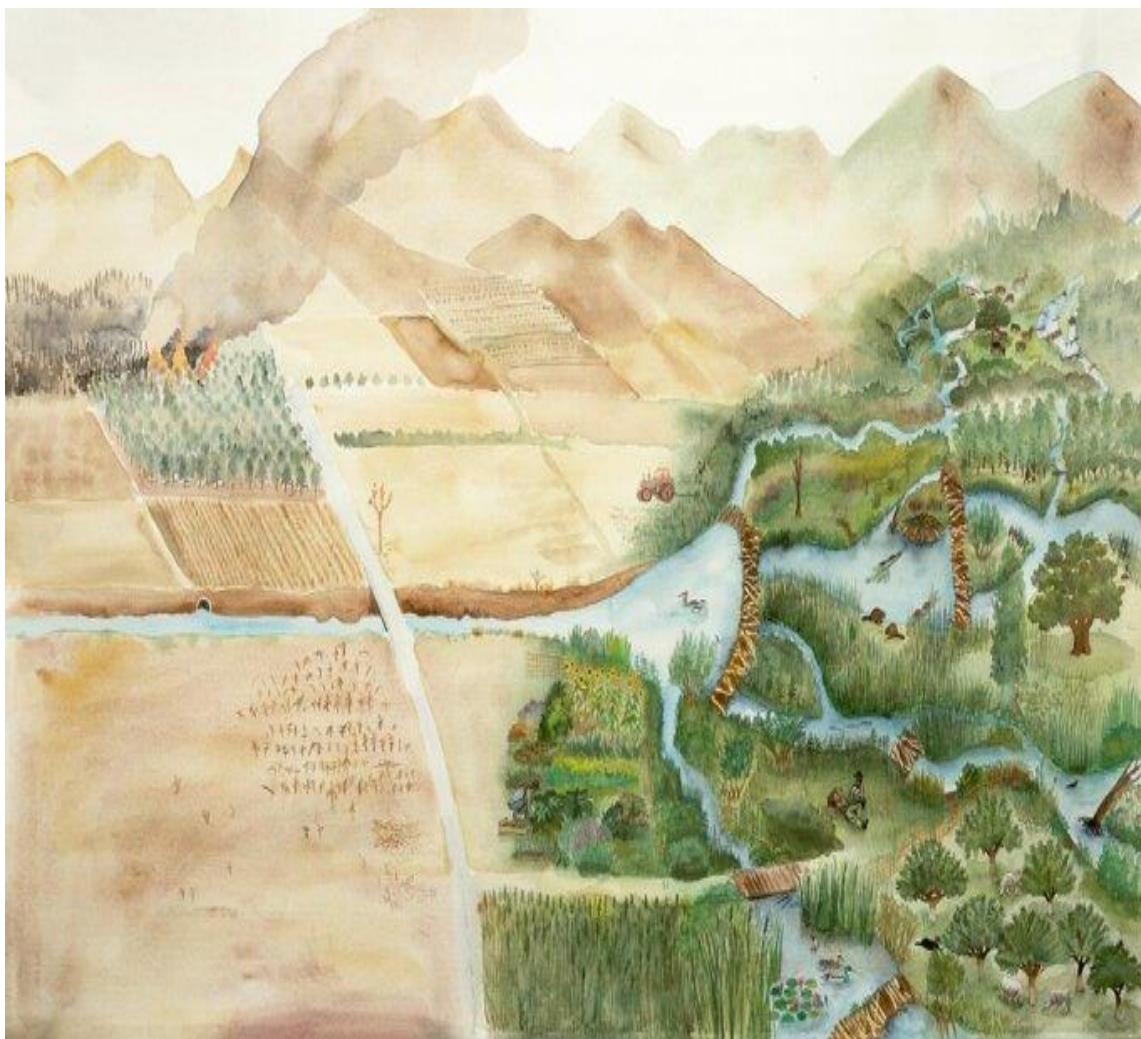
C'est un paradoxe : des héritiers des sciences modernes ont fini par faire émerger dans leurs enquêtes de terrain des puissances non modernes, de style quasi animiste, par ce que j'appelle les sciences réanimantes. Le travail d'[Emily Fairfax](#) nous a particulièrement fascinés. Cette grande écohydrologue a montré comment les castors, en ralentissant l'eau et en hydratant les milieux autour des rivières, génèrent des oasis résistantes aux mégafeux, sont capables d'atténuer les vagues de crues et de lutter contre les sécheresses.

Un rongeur trouve parfois des solutions plus fonctionnelles, plus élégantes, que d'autres qui dépendent du diesel.

À l'inverse des deux siècles de pensée aménagiste qui nous ont conduits à drainer massivement les cours d'eau et à assécher les terres, l'« effet castor » hydrate le milieu, amplifie la vie, et permet aux fonds de vallée de traverser les sécheresses de manière beaucoup plus robuste. Ça ressemble à un gros rongeur, mais c'est une puissance majeure de climatorésilience à des échelles potentiellement continentales. La vie sur Terre a de l'humour.

### **Cette genèse des techniques de régénération low-tech des rivières ressemble à un décroissement entre la philosophie du vivant et les milieux scientifiques...**

Ce que j'observe, c'est que bon nombre d'entre eux ne se sont pas engagés dans cette direction par sensibilité écologique. L'ancien monde a bougé de l'intérieur, et j'attribue cela en partie à la capacité du terrain, c'est-à-dire des pratiques au contact du monde vivant, à nous transformer. Dans la pratique de la restauration des rivières, ces scientifiques ont pris la mesure qu'un rongeur dont le cerveau a la taille d'une noix trouvait parfois des solutions plus fonctionnelles, plus élégantes, plus robustes que celles qu'ils pouvaient mobiliser avec leur attirail de sciences et de technologies dépendantes du diesel.



© Suzanne Husky / Actes sud

C'était émouvant pour moi d'entendre Damion Ciotti [*un biologiste américain – ndlr*] raconter son changement de paradigme intérieur : il avait appris de cet animal que restaurer des rivières, ce n'était pas une réparation d'un milieu passif pilotée par un ingénieur sachant tout, mais une régénération autonome activée par les forces vives du milieu en présence – une médecine des rivières. Et donc : une opportunité de participer localement à l'autoguérison du monde.

**On mesure en vous lisant à quel point l'aménagement des cours d'eau par l'être humain pendant deux siècles les a défigurés, provoquant leur sécheresse structurelle à laquelle s'ajoute désormais la sécheresse climatique. Les aquarelles de Suzanne Husky ont-elles pour vocation de nous rendre sensibles à leur vraie nature ?**

En partie, car l'art de Suzanne fait mille choses différentes dans le livre. Mais oui, d'autant plus que dans la tradition picturale occidentale, les peintures qui ont contribué à forger notre imaginaire bucolique des rivières datent d'une époque phare de dégradation de ces milieux, par leur simplification et leur amputation. Les tableaux de la Bièvre, cette rivière de la région parisienne souvent représentée au XIX<sup>e</sup> siècle, ont tous été peints au summum de la déforestation, et des siècles après l'éradication du castor.

Alors que le nom de la rivière signifie « castor »... On y voit des rivières déjà corsetées et vidées : cela verrouille dans nos imaginaires comme norme esthétique un monde qui est en fait déjà détruit. Il y a donc un enjeu à transformer l'imaginaire des rivières possibles, des rivières vivantes, et la puissance de l'aquarelle s'y emploie.

**Vous expliquez que pour réparer les cours d'eau, il faut que l'être humain renonce à son privilège d'aménager la terre. Comment faire cohabiter cette exigence avec la logique de la production agricole actuelle ?**

La logique de production agricole dominante actuelle et la régénération des cours d'eau ne peuvent pas cohabiter. On ne peut pas nouer une alliance entre une forme de vie non humaine qui prend soin des interdépendances et un système économique qui les détruit. En revanche, une alliance a déjà lieu avec des formes de paysannerie agroécologique qui sont matures dans leur rapport à l'eau. Les premiers complexes inspirés du castor en France ont été mis en place collectivement dans [la ferme du Grand Laval](#), avec Sébastien Blache et Elsa Gärtner, et dans d'autres fermes du réseau des fermes paysannes et sauvages.

Une rivière est "vivante" [...] au sens où elle n'est pas pensable autrement que dans son lien avec les forces biotiques qui la composent.

Bien sûr, le castor souffre d'une image de « nuisible ». Ce qui nous anime, c'est de montrer l'importance des effets d'habitabilité de l'action du castor, sans en nier les nuisances. Pour moi, c'est absolument clé. Le rapport au vivant est ambivalent. Ce n'est pas un monde d'harmonie dans une nature bienveillante, ni une guerre totale. La réalité écologique immémoriale de nos relations au monde vivant, c'est conflictualité et vulnérabilité mutuelle, alliances et diplomatie – dans un horizon commun d'interdépendances.

**Vous veillez à ce qu'on ne vous reproche pas de verser dans le néo-animisme, mais vous décrivez en même temps une « rivière vivante » avec laquelle vous pouvez avoir une sorte de conversation par le biais des ouvrages castor-mimétiques que vous construisez. Où vous situez-vous de ce point de vue ?**

Je défends une pensée du vivant qui est profondément construite sur la pensée évolutionnaire, sur les écologiques scientifiques, et je suis un athée radical. J'ai le sentiment que si l'on a besoin d'attribuer à un être des propriétés qu'il n'a pas pour le considérer comme important, c'est un signe qu'on ne le valorise pas comme tel.

Les rivières et le monde vivant sont suffisamment prodigieux en eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin qu'on leur accorde des facultés télépathiques ou de sagesse cosmique pour mériter leur place dans l'espace de l'attention politique collective. Les arbres ne parlent pas, ils ne parleront pas, et les rivières non plus, mais cela n'empêche pas de reconnaître leur importance colossale dans la question de l'habitabilité du monde.



Baptiste Morizot à

Paris le 15 octobre 2024. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Je pense qu'on hérite aujourd'hui d'une manière ou d'une autre de la modernité naturaliste fondée sur la séparation entre la nature et la culture. Et mon enjeu, c'est de faire sauter les coutures du naturalisme de l'intérieur. C'est analogue – en plus crédible à mon sens – à l'idée de pousser les contradictions du capitalisme jusqu'au bout pour qu'il s'effondre. Si on pousse jusqu'au bout les contradictions du naturalisme, il peut se dépasser de lui-même et aboutir à des endroits qui ont des dimensions d'animisme pragmatique, branchées aux milieux, et régénératives.

À lire aussi

[L'animalisation, matrice de toutes les dominations](#)

22 septembre 2024

Une rivière est donc « vivante » pour moi non pas au sens où elle a une âme et des intentions. Elle est vivante au sens où l'eau des rivières continentales n'est pas pensable autrement que dans son lien avec les forces biotiques qui la composent : les végétaux qui activent les cycles de l'eau, les communautés vivantes qui façonnent les rivières. Je parle de rivière vivante comme on parle de sol vivant : bien que très minéraux, leur comportement est métamorphosé par l'omniprésence de l'activité des vivants en eux et à travers eux.

De la même manière, quand je parle de converser avec une rivière, ce n'est pas au sens où elle va parler avec nous dans nos rêves, mais au sens où il est possible de lui faire des propositions concrètes, qu'elle comprend matériellement, et auxquelles elle répond par son vocabulaire d'action propre, en langue de flux et de crues. Je me déplace sur une ligne de crête entre la désanimation et la suranimation. C'est ce que j'appelle réanimer avec les égards ajustés.

**Vous parlez aussi de notre « illettrisme » face à la rivière, au vivant. Comment le combattre ?**

Je soupçonne que c'est absolument fondamental, et c'est un des sens que je donnais à cette idée de crise de la sensibilité envers le vivant qui a malheureusement été mal comprise ou galvaudée, comme une sorte de sensiblerie à l'égard des arbres ou des animaux. À quoi sert de comprendre et sentir l'agentivité des autres formes de vie, des milieux ? C'est la question du [partage du sensible au sens ranciérien](#) qui est visée. Si on ne sait pas quel rôle ces êtres vivants jouent dans l'habitabilité de la Terre, dans l'aventure de la vie terrestre, on ne peut pas leur restituer l'importance qu'ils doivent avoir dans le champ de l'attention politique collective.

### **Vous expérimentez dans la Drôme des techniques de restauration des cours d'eau. Peut-on espérer que les pouvoirs publics s'en emparent ?**

En effet, nous avons importé les techniques de régénération *low-tech* qui nous ont fascinées aux États-Unis en France, sur un site expérimental dans la Drôme piloté par Cédric Cadet, technicien de rivière visionnaire de Valence Romans Agglo. Avec Suzanne, nous avons fait venir les spécialistes américains pour qu'ils forment des Français : c'était très important pour nous que le monde des professionnels des rivières soit au contact de ces nouvelles techniques.

On a pris presque tout l'espace à des myriades de formes de vie qui rendaient le monde habitable.

La technique elle-même n'est pertinente que sur des petits cours d'eau. On travaille avec des techniques *low-tech* et bas carbone, pour « reprendre les rivières aux machines » chaque fois que c'est possible. Ces savoir-faire inspirés par animaux et végétaux ne sont pas confisqués par des experts. Il y a là, pour des collectifs d'habitants, un *reclaim* possible du droit à prendre soin de leur milieu de vie. C'est un petit espace – mais c'est un espace où il peut se passer des choses vraiment puissantes. Je vis aujourd'hui comme un privilège le droit d'avoir pu contribuer à l'autoguérison d'une rivière. Ça m'émeut vraiment. Et ça m'a donné probablement l'air dont on manque si cruellement dans la période d'asphyxie actuelle.

### **Vous parlez d'ailleurs du sentiment d'impuissance qu'on peut avoir ou de solitude face à la crise écologique. Or, vous montrer que « nous ne sommes pas seuls »...**

C'est l'un des affects clés de ma pensée du vivant. Et c'est celui qui, pour moi, lui donne son horizon politique. On a cru, nous humains, qu'on était seuls sur cette Terre à pouvoir tout prendre. On a cru qu'on était seuls à avoir tout détruit. Mais en fait, on n'a jamais été seuls. On a pris presque tout l'espace à des myriades de formes de vie qui rendaient le monde habitable. Aujourd'hui, nous ne sommes pas seuls face à l'ampleur de la tâche : guérir suffisamment de fragments du monde vivant et de nos relations à lui, pour qu'il puisse traverser la crise climatique avec nous sans devenir trop inhospitalier.

Je considère mon travail comme étant une boîte à outils pour les luttes.

Le monde vivant travaille lui aussi à l'habitabilité du monde, sans conscience et sans volonté, comme il l'a fait depuis des milliards d'années, avant que nous n'apparaissions et ne bouleversions tout en un clin d'œil (quelques siècles de capitalisme industriel). Quand on voit la rivière répondre à notre action et que la vie revient, c'est vraiment bouleversant. On voit de jour en jour les sols se réhydrater, le milieu gagner en robustesse, négocier autrement les crues, on voit la vie qui revient, les truites, des odonates réapparaître. La rivière, comme la forêt et le milieu marin, est une puissance capable de sa propre régénération, pour abriter à

nouveau la vie, dont nous sommes. C'est ça, le sentiment de ne pas être seul. Et il est quand même revigorant.

**Le renouveau militant écologiste à gauche s'est beaucoup fait sur l'eau, et la lutte contre les mégabassines en particulier. On trouve chez les Soulèvements de la Terre des réflexions sur la « composition » qui rappellent vos travaux sur la « diplomatie ». Ce livre sur l'eau parachève-t-il un rapprochement ?**

Je considère mon travail comme étant aussi une boîte à outils pour les luttes, pour leur servir à quelque chose, et aussi pour les aider à sortir enfin de ce que j'appelle notre anthroponarcissisme. Pour nouer ensemble [« culture des luttes et culture du vivant »](#).

À lire aussi

[Les Soulèvements de la terre publient un livre pour penser le démantèlement du système écocide](#)

20 avril 2024

Je suis par ailleurs proche des Soulèvement de la Terre, comme coprésident de l'Association pour la défense des terres, et ma proximité avec eux est en effet liée à leur génie de composition. Dans *Raviver les braises du vivant*, j'incitais à repenser les alliances, à sortir de l'opposition entre la protection du vivant d'un côté, et toute l'exploitation mise dans un même bloc de l'autre. Ce que je retrouve avec joie dans leur approche.

Cependant, il est clair que sur les enjeux de l'eau, l'agriculture intensive est l'adversaire politique à l'égard duquel la lutte est la plus intense. L'enjeu est aussi d'accompagner la résistance vigoureuse des alternatives agroécologiques, dans leur capacité à se maintenir et à prospérer, à porter un nouveau rapport à l'eau vivante, fait de sobriété radicale dans les prélèvements et de régénération des milieux, à nourrir des bassins de vie, et à payer un salaire pour des paysans et paysannes. Quel travail avons-nous à faire encore !

\*

Suzanne Husky, Baptiste Morizot, *Rendre l'eau à la terre. Alliances dans les rivières face au chaos climatique*, Actes sud, 352 pages, 28 euros.